

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

avec
**MARCEL
DORET**



**LE PREMIER MEETING AÉRIEN À BLAGNAC
ET AUSSI...**

LE PHOTOGRAPHE GEORGES ANCELY

L'AFFAIRE GUIMBAUD

LE PONT DU TOUCH

AMÉLIE MATISSE

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°42 (Novembre 2011)

Amélie Parayre-Matisse, enfant de Beauzelle

Le peintre Henri Matisse est aujourd'hui reconnu et aimé du plus grand nombre. Chef de file du Fauvisme, ami de Picasso et des plus grands de son époque, de nombreux ouvrages et expositions lui sont régulièrement consacrés.

Pour lui rendre hommage, c'est dans le Palais Fénélon que la ville du Cateau-Cambrésis a tenu à installer son Musée. Il était né là-bas le 31 décembre 1869, dans une maisonnette au sol de terre battue, avant d'aller passer son enfance à Bohain, quelques dizaines de kilomètres plus loin, « à la frontière qui sépare les Picards turbulents des Flamands placides ».

Bohain... Les ancêtres tisserands ou tanneurs, la graineterie créée presque de toutes pièces par son père, la vie rude et l'autorité de ce dernier, la douceur et les dons d'artiste de sa mère.

La ville de Nice, quant à elle, là où il passa les dernières années de sa vie, a choisi de lui dédier la belle demeure génoise du dix-huitième siècle rebaptisée Villa des Arènes.

Des centaines de peintures, gouaches découpées, dessins, gravures, sculptures, livres illustrés, photographies, objets et documents personnels, sérigraphies, tapisseries, céramiques et vitraux, sont pieusement conservés en ces lieux de prestige.

Et en bien d'autres encore.

Amélie Parayre, son épouse, nous est beaucoup plus proche puisqu'elle naquit tout simplement à l'école de Beauzelle, dans le logement de fonction de son père, le 16 février 1872.

Et si elle inspira par la suite plusieurs tableaux de son mari, sa vie, dès le départ, suffirait à constituer un véritable roman.

La famille et l'entourage d'Amélie

Armand Parayre, le père d'Amélie, est né à Toulouse le 5 mai 1844, fils de Paul Parayre et de son épouse Pauline Pinson. Il appartient à une génération idéaliste qui voit dans l'éducation un facteur essentiel de réforme pour l'humanité.

Et il aime les défis.



Faut-il voir là une résurgence tardive de l'esprit d'entreprise des ancêtres corsaires qui font rêver depuis des lustres sa famille maternelle, les fameux frères Pinson, armateurs de Christophe Colomb et qui l'accompagnaient en 1492 ? L'un d'eux, Vincent, commandant à bord de *la Niña*, aurait de plus, par la suite, découvert l'embouchure de l'Amazone et la côte Est du Yucatan. Imagination, quand tu nous tiens...

Ancêtres ou pas, Amélie, aventurière dans l'âme, sera toujours très fière de son père.

D'abord militaire dans un régiment d'élite, les chasseurs à pied, Armand a donc quitté l'armée pour devenir instituteur.

Nommé en 1868 à Beauzelle, petit village de moins de trois cents habitants, il est à mille lieues de se douter que cette affectation quasi champêtre, d'apparence anodine, est en fait le point de départ d'un engrenage qui bouleversera son destin tout entier.

Très vite, il se lie avec les familles du lieu, notamment avec ses proches voisins, Guillaume et Simon Sourillan, sabotiers, neveux de François, le garde-champêtre, et il se mêle volontiers à la vie du village. Il fait également office de secrétaire de mairie, et paraphera, durant les quatorze années de sa résidence à Beauzelle, la plupart des actes d'état-civil de la commune, rédigés de sa belle écriture régulière.

Le jeune et brillant instituteur ne tarde pas à être remarqué par le député radical de gauche de la Haute-Garonne, Gustave Humbert, qui passe toutes ses vacances d'été à Beauzelle où il possède une belle demeure.

Né à Metz le 28 juin 1822, universitaire reconnu, professeur de droit à la Faculté de Toulouse, Gustave Humbert se sent appelé à jouer un rôle politique national.

Acte de naissance d'Amélie Parayre

Acte de mariage des parents d'Amélie Parayre (extrait)

N^o 7

Mariage entre
 Parayre Armand
 et
 Catherine Fuzie

— Van mil huit cent soixante avec et le sept juin à six heures du matin
 — Pardevant nous Carcaux Antoine, Mari, officier de l'état civil de la commune de Beauvallon, arrond^t de Coulouze, dépt de la St^e Geronne, ont Comparu :
 — Le S^r Parayre Armand Antonin Théodore, né à Coulouze le Cinq mai mil huit cent quarante quatre, ainsi qu'il résulte de l'extraict en forme qu'il nous a remis, Instituteur, demurant à Beauvallon, St^e Geronne
 fils majeur du S^r Parayre Paul, âgé de Soixante cinq ans, professeur, et de dame Pauline Clotilde Rosalie Victoire Pinson, âgée de cinquante trois ans, sans profession, demurant tous deux à Coulouze, St^e Geronne
 procédant dans le consentement de ses parents, ainsi qu'il résulte de trois actes respectueux, qu'il nous remet, à la date des 11 novembre 1869 et 17 janvier 1870.
 — Et demoiselle Catherine Fuzie, née à Piellevigne,

P 2

N^o 2

N^o 2
 Naissance
 de
 Amélie Acémie
 Alexandrine
 Parayre

At la date du huit janvier mil huit cent quatre-vingt-sept, à Paris, huit^e arrondissement, rue au Cateau, arrondissement de Coulouze le huit^e novembre mil huit cent soixante-neuf,

— Pardevant nous Carcaux Antoine, Mari, officier de l'état civil de la commune de Beauvallon, arrond^t de Coulouze, St^e Geronne
 — A comparu le S^r Parayre Armand âgé de vingt huit ans, Instituteur, demurant à Beauvallon lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né à Beauvallon le seize février à onze heures du matin, de lui et d'Académie et de Catherine Fuzie, âgé de vingt trois ans, ménagère, demurant à Beauvallon, mariés, à laquelle enfant on a donné les prénoms de Amélie Acémie, Alexandrine.
 — Présents: le S^r Rolland Jean, âgé de quarante trois ans, propriétaire à Beauvallon et le S^r Parayre Armand, âgé de vingt six ans, négociant, demurant à Coulouze, lesquels ainsi que le père ont signé avec nous le présent acte après lecture faite.

J. Parayre
 Parayre
 Rolland
 Carcaux

Décédé à Paris, 11^e arrondissement le 12 novembre 1958
 le maire
 et Rolland

Fils d'un volontaire de 1792, vétéran lui-même des glorieuses barricades de 1848, ancien sous-préfet de Thionville destitué par le gouvernement présidentiel de Louis Napoléon, ses références républicaines sont inattaquables.

Armand Parayre, le jeune idéaliste épris de progrès et d'émancipation des masses opprimées, devient son fidèle disciple. Ensemble, à Beauzelle, ils passeront plusieurs étés à repeindre le monde aux couleurs républicaines.

Pourtant, à l'instant précis de leur rencontre, un piège qui serait machiavélique s'il n'était le fruit du hasard commence à se resserrer sur Armand, comme on peut estimer qu'il a commencé à le faire sur Gustave Humbert, quelques années plus tôt.

Pour tenter de cerner l'origine du processus, il faut remonter au second quart du dix-neuvième siècle, jusqu'à un certain Duluc, riche fermier et coureur de jupons, père naturel de trois filles illégitimes dont aucune ne porte son nom. C'est à la plus pingre et de ce fait sa préférée, qu'il laissera sa fortune.

Cette dernière, jeune Madame Dupuy, daignera accorder une dot de mille francs à chacune de ses sœurs, pour solde de tout compte. L'une de ces sœurs, Rosa Capella, va investir sa dot dans l'achat d'une ferme à Aussonne, baptisée *l'Œillet*, où elle vivra avec son mari, Auguste Daurignac, vieil excentrique à moitié sorcier, beaucoup plus âgé qu'elle, qui les ruinera mais reconnaîtra les six enfants à venir. La troisième fille de Duluc s'appelle Marie-Émilie Tenière, est domestique rue de la Pomme à Toulouse, mais va connaître une réussite sociale inattendue en épousant le jeune professeur de droit dont elle nettoyait l'appartement. Car... ce jeune professeur sera un jour, entre autres titres, député, Sénateur à vie, puis Garde des Sceaux.

Or, ce n'est autre que Gustave Humbert, le futur mentor d'Armand Parayre.

De leur mariage, Gustave et Marie-Émilie Humbert auront deux enfants, Frédéric et Alice.

Et Gustave, qui n'est pas au bout de ses peines, devient officieusement

mais pour de bon, l'oncle par alliance des six enfants de Rosa Capella et Auguste Daurignac, dont l'aînée s'appelle Thérèse. Thérèse Daurignac...

Ladite Thérèse a une amie très proche, Catherine Fuzié, qui lui voue une amitié absolue et protectrice. Catherine est née à Vieilleville, minuscule commune du Lauragais, le 18 novembre 1848, et a grandi à Aussonne. Son père a fait divers métiers.

Les enfants Daurignac et les Humbert, leurs cousins parisiens, se retrouvent à Beauzelle pour les grandes vacances, et Catherine les y rejoint souvent. D'où son inévitable rencontre avec Armand Parayre, le jeune instituteur, ami de Monsieur Humbert et professeur de latin de son fils Frédéric. Une idylle se noue...

Partant de là, tous les personnages sont en place. C'est comme si le sort lui-même avait parachevé le casting d'un rocambolesque feuilleton, qu'il serait trop long de relater ici, dont le scénario se déroulera sur un quart de siècle, entre 1882 et 1903, et qui éclaboussera autant Gustave Humbert qu'Armand Parayre, ternissant à jamais leur honneur.

L'actrice principale en sera Thérèse, plus connue sous le nom de Thérèse Humbert puisqu'elle épousera son cousin Frédéric avant d'élaborer l'escroquerie phénoménale qui défraiera la chronique de la fin du dix-neuvième siècle, et du début du vingtième.

Longtemps après, en 1983, Simone Signoret en personne l'incarnera, dans la série culte de Marcel Bluwal, intitulée *Thérèse Humbert*.

Tout cela est bien compliqué et n'appartient en rien à l'histoire d'Amélie ? Bien sûr que si !

Car les conséquences sur l'histoire de sa famille en seront démesurées. Et c'est aussi ce qui motivera son départ pour Paris. Paris où sa route finira par croiser celle d'Henri Matisse.

Le 7 juin 1871, en tout cas, Armand Parayre épouse Catherine Fuzié à Beauzelle, avec ses amis Sourillan pour témoins, mais... en l'absence de sa famille, et sans le consentement de ses parents, comme le précise l'acte de mariage.

Les parents d'Armand, ont-ils vu là une mésalliance ? La brouille semble n'avoir pas duré.

Amélie, en tout cas, est manifestement une enfant de l'amour, puisqu'elle voit le jour neuf mois plus tard, rapidement suivie de Pauline, qui décédera malheureusement le 14 juillet 1875 à l'âge de dix-huit mois, et de Berthe, née le 1^{er} octobre 1876. Toutes les trois à Beauzelle.

L'enfance d'Amélie va être très entourée et heureuse.

Entre-temps, Thérèse Daurignac se partage entre les élucubrations les plus délirantes, pour distraire galerie et créanciers, et une urgente chasse aux expédients pour nourrir son vieux père et ses cinq frères et sœurs devenus orphelins après la mort de Rosa en janvier 1871. En 1874 la ferme d'Aussonne est livrée aux liquidateurs, et la fratrie éparpillée.

Dans son galetas de la rue du Taur, à Toulouse, son nouveau domicile, Thérèse cherche une alternative. Frédéric Humbert, son cousin, garçon assez falot et pâle reflet de son père, a de tout temps été émoustillé et subjugué par l'intelligence vive et la débrouillardise de sa cousine... Qu'à cela ne tienne...

Le 7 septembre 1878, par devant Bernard Marty, adjoint au maire de Beauzelle, Thérèse « d'Aurignac » (!) et Frédéric Humbert sont déclarés unis par les liens du mariage, avant de remonter en grande pompe la rue de l'église, jalonnée d'arcs de triomphe de fleurs.

Au son de la joyeuse cavalcade des chevaux du cortège, Beauzelle pavoise.

Le soir, ce sera feu d'artifice, salves de fusils et bal pour la population des alentours. Et pour faire bonne mesure, deux ans plus tard, le 23 octobre 1880, toujours à Beauzelle, Émile « d'Aurignac » un des jeunes frères de Thérèse, épouse Alice Humbert, la sœur de Frédéric. Amélie a six et huit ans, lors de ces deux mariages. Spectatrice privilégiée, elle est émerveillée.

Jeunesse d'Amélie

La petite Beauzelloise a presque dix ans, le 30 janvier 1882, lorsque

Gustave Humbert devient ministre de la Justice et des Cultes, et qu'Armand accepte de démissionner de son poste d'instituteur de Beauzelle pour devenir le principal conseiller de Frédéric, lui-même promu secrétaire privé de son père.

Armand aidera plus tard Frédéric à être élu député progressiste de Melun, et ils dirigeront ensemble le journal radical *L'Avenir de Seine-et-Marne*.

Thérèse, devenue belle-fille de Ministre, ne peut plus se passer de Catherine, et tout le monde s'installe 65, avenue de la Grande-Armée, dans le prolongement des Champs-Élysées.

L'appartement des Parayre est au troisième étage à côté de la pièce verrouillée où se trouve le coffre des Humbert.

Le clan au grand complet a été du voyage, même Alexandre, le frère d'Armand, mais la petite Berthe, enfant paisible de six ans, est confiée à ses grands-parents Parayre. Elle suivra sa scolarité primaire et secondaire à Toulouse, et y fera de brillantes études supérieures.

Les années qui viennent vont être riches en rebondissements pour sa sœur aînée.

Pendant que les Parayre s'investissent sans compter, lui au service de la carrière politique de Frédéric, elle, à celui des « affaires » de Thérèse, Amélie se partage entre l'appartement de Paris, le château des Vives-Eaux, en Forêt de Fontainebleau, acquisition des Humbert, et dont Armand est régisseur, et quelquefois Toulouse et Beauzelle pour des vacances.

Catherine est la collaboratrice de confiance de Thérèse, sa caution morale pourrait-on dire. Elle règne sur une vingtaine de domestiques, organise les réceptions fastueuses dans les salons de marbre doré de la résidence grandiose des Humbert, et le Tout-Paris, présidents de la République successifs, bâtonniers et autres préfets de police (pas folle, Thérèse !), la considère comme une intermédiaire incontournable.

Armand, devenu journaliste, débat des sujets brûlants du moment : liberté de la presse, séparation de l'Église et de l'État, laïcisation de l'école, prise du pouvoir politique par les classes moyennes et populaires en plein essor.

Il est l'ami de Clemenceau et de politiciens en vue de l'époque. Grâce à lui, Amélie va grandir entourée de militants qui se dévouent à la cause de la démocratie et du progrès, toujours sur le qui-vive et prêts à riposter. Elle n'a que treize ans, lorsque son père se bat en duel au nom de la liberté de la presse, contre un journaliste de droite de Melun. D'ailleurs, Armand est toujours armé et il apprend à tirer à Amélie, comme il lui enseigne à penser par elle-même, à remettre l'autorité en question, à ne jamais obéir aveuglément aux ordres.

L'exaltation d'Amélie est facile à deviner. Elle s'épanouit dans cette atmosphère volontiers dramatique et y rêve de buts élevés et d'actions héroïques, bien plus que dans les soirées et les fastueux dîners organisés par sa mère pour Thérèse.

Tout sauf une vie confinée conventionnelle et bourgeoise !

Seule ombre au tableau, le lycée de Melun où elle s'ennuie à mourir. Heureusement, tout est prétexte à diversion pour son imagination fertile, nourrie de romans et de récits d'aventures. La nuit, elle tend l'oreille au pas régulier des sentinelles patrouillant devant la prison pour hommes, si proche qu'elle entend le cliquetis des armes.

Casse-cou, téméraire et indisciplinée, ayant pris en aversion les cours de maintien et de conformisme social, elle multiplie les conflits avec ses professeurs, finit par quitter l'établissement à l'âge de seize ans, en 1888, et retourne habiter chez ses parents.

Mais Boulevard de la Grande-Armée, la fortune des Humbert connaît des turbulences qui commencent à sentir le roussi et à obscurcir l'avenir.

Thérèse se met à recevoir les menaces de mort de créanciers éconduits, parfois ruinés. D'autres se font sauter la cervelle. Armand qui a jusque là jugé les autres d'après lui-même, se met enfin à avoir des éclairs de lucidité. Il entrevoit l'ampleur du marché de dupes, et comprend que leur dévouement aveugle restera sans récompense.

Dans un accès de rage impuissante, il provoque même, pour un combat à mains nues, Romain Daurignac, brute notoire, frère et garde du corps de Thérèse, qui doit s'avouer vaincu.

En 1889, Frédéric Humbert perd son siège de député, et en 1894,

l'année où l'Avenir doit cesser de paraître, Gustave Humbert décède, le 24 septembre, à Beauzelle où il s'était retiré.

Les années 1895 et 1896, seront dures pour les Parayre.

Heureusement, Berthe, la studieuse, a obtenu en 1895 un poste d'institutrice à Roquettes, près de Toulouse. Quant à Amélie, elle se met à travailler pour la sœur de sa mère, la Tante Nine, dont le mari Jacques Boutiq avait dans un premier temps succédé à Armand comme instituteur de Beauzelle.

Nine dirige *la Grande Maison des Modes*, boulevard Saint-Denis à Paris. Amélie excelle aux travaux d'aiguille, et elle y confectionne des chapeaux pour les élégantes de la Capitale.

Armand, sans emploi ni grandes économies, à plus de cinquante ans, s'embarque seul pour Madagascar où il arrive en février 1896, désireux de reprendre son métier d'enseignant.

Il y restera moins de trois mois, réexpédié en Métropole pour avoir mis en cause sans ménagements les brutales méthodes de répression de la troupe envers les autochtones.

Le cran, comme disait sa fille Berthe, était la caractéristique de la famille.

À son retour, les Humbert ont réussi à rebondir. L'extravagante Thérèse est une rouée, manipulatrice de premier ordre. La mort dans l'âme, Armand reprend du service.

Rencontre avec Henri Matisse

Lorsqu'Amélie rencontre Henri Matisse, l'année suivante, elle a donc, malgré ses 25 ans, déjà eu droit à une sacrée tranche de vie.

Leur première rencontre semble avoir eu lieu à Neuilly, le 16 octobre 1897, au mariage de Fernand Fontaine, le fils du maire de Bohain, où ils sont garçon et demoiselle d'honneur.

Afin d'être là, Henri a écourté à regret son séjour à Belle-Île-en-Mer, chez ses amis Russell, le cœur encore lourd de sa rupture avec Caroline Joblaud, dite Camille, son ancien modèle et la maman de leur petite Marguerite.

Fernand Fontaine, lui, a vraiment tout fait pour que la fête soit belle



◀
**Portrait
de Marguerite - 1901
(cf. 3^e de couverture)**

et reste à jamais gravée dans le cœur de ses invités.
Il arrive parfois que l'on soit exaucé au-delà de ses espérances...
Le banquet est animé et les plus audacieux rivalisent à qui saisira
– et videra – le plus grand nombre de bouteilles. À la fin du repas,
Henri a battu tout le monde et n'oubliera jamais le geste décidé de
sa voisine de table pour lui tendre la main.

Les rendez-vous se suivent, Henri offre une nature morte et des
bouquets de violettes à Mademoiselle Parayre. Amélie fait sécher les
violettes pour les encadrer au-dessus de la tablette de sa cheminée.
Elle s'amusera plus tard à dire que, s'étant juré de ne jamais épouser
un rouquin, ni un barbu, et encore moins un peintre, elle comprit
dès le premier jour qu'elle allait trahir ce serment, en faveur d'Henri
Matisse... qui était les trois à la fois.

Elle confiera que ce qui l'attira chez lui, ce fut sa hardiesse, son
excitation quasi diabolique face au danger, qui pouvait alors l'amener
à tout risquer.

Elle comparait leur rencontre à un « *coup de tonnerre dans un ciel bleu* ». Coup de foudre réciproque et entente profonde immédiate, entre la jeune fille de bonne famille et un Matisse alors isolé, torturé par le doute, en plein malaise, et qui, sous son apparence rugueuse, éprouve désespérément le besoin que quelqu'un croie en lui.

De plus, Amélie lui apparaît ravissante, avec « *sa magnifique chevelure noire qu'elle coiffait d'une façon charmante, particulièrement sur la nuque. Elle avait une jolie gorge et de très belles épaules. Elle donnait l'impression, en dépit du fait qu'elle était timide et réservée, d'une personne d'une très grande bonté, force et douceur.* »

Pour éviter tout malentendu, il lui déclare : « *Je vous aime beaucoup, Mademoiselle, mais j'aimerai la peinture toujours mieux* ». Aucune déclaration n'aurait su toucher plus le cœur d'Amélie qui cherchait depuis longtemps une cause à laquelle se dévouer.

Il lui parle aussi de sa fille Marguerite, qui a alors 3 ans et demi. « *Cela n'a pas d'importance* » réplique Amélie qui, à l'exemple de sa mère, se fie à son instinct et méprise les conventions.

Amélie est alors une belle brune pleine d'éclat, de dignité et de réserve, et d'une loyauté absolue, ressemblant beaucoup à sa mère qui rappelait à Henri Matisse la belle fille aux yeux noirs de *La Méditation* de Corot (« *Le portrait a son front, ses yeux profonds* »).

Amélie, tout comme sa sœur Berthe, a également hérité de Catherine un port très droit, des traits bien dessinés, une sorte de majesté, selon Henri qui estimait que « *toutes les femmes de la famille avaient des airs de reines espagnoles* ».

Le mariage a lieu moins de trois mois plus tard, le 10 janvier 1898, à Saint-Honoré d'Eylau.

La robe de la mariée, offerte par Thérèse, vient de la maison Worth, couturier attitré de cette dernière, et ses témoins sont Frédéric Humbert, et Étienne Jacquin, conseiller d'État et secrétaire général de la Légion d'honneur. Les parents d'Amélie ont volontiers accepté ce gendre à l'avenir pourtant incertain, et Henri leur en sera toujours reconnaissant.

Matisse affectionne sa belle-mère car elle lui rappelle Amélie, et il apprécie son beau-père, avec sa fougue habituelle et sa verve de Méridional. « *Papa Parayre, c'était du vif-argent* ».

Le 18 janvier, le jeune couple quitte Paris pour Londres.

Ils vont y découvrir les peintures de Turner qu'Henri révère comme un précurseur.

Jusqu'alors la peinture n'a joué aucun rôle dans la vie d'Amélie, mais elle a l'intime conviction que son mari, au prix d'une totale abnégation, connaîtra un avenir glorieux.

« *Je ne savais pas ce qu'il faisait, mais je savais que tout ce qu'il faisait ne pouvait être que bien* » dira-t-elle. Sa décision est prise, elle lui promet d'être pour lui un soutien sans faille.

Henri puisera là une force nouvelle, qui l'aidera à oser tourner la page de l'impressionnisme tout comme celle des méthodes conventionnelles de ses débuts à l'atelier de Moreau.

Son avenir n'est que couleurs.

Au bout de quinze jours, ils retournent à Paris avant de repartir par le train dans le Sud de la France, où ils passeront dix-huit mois.

Découverte du Midi

Le 9 février leur paquebot entre dans le golfe d'Ajaccio.

Henri est ébloui, et dira plus tard qu'Ajaccio lui révéla l'émerveillement du Sud, et que c'était à sa femme qu'il devait cet émerveillement.

Car Amélie a décidé que l'existence austère dans laquelle ils s'engagent tous les deux, surtout sur son insistance à elle, commencera à Ajaccio.

Force des symboles.

Henri plus pondéré, sait que la peinture ne permet pas toujours de nourrir une famille, il pense être contraint de prendre un autre métier. Cependant, il décide de s'accorder une année sans entraves pour peindre comme il l'entend.

Il ne travaille plus que pour lui, il se sent sauvé. Ajaccio est l'endroit rêvé. Henri va s'y sentir chaleureusement accueilli et accepté, et Amélie s'épanouira au milieu de ces Méditerranéens dont la fierté, la susceptibilité et le dévouement passionné lui ressemblent tant.



►
**Henri Matisse et
Amélie pendant
leur séjour au
Maroc - 1913**

Henri à ses côtés se sent libéré des contraintes qui ont jusqu'alors entravé sa vie d'homme et d'artiste.

Ils trouvent à se loger à la Villa *La Rocca*, en contrebas de la grotte de Napoléon, là où la légende veut que le futur empereur, encore enfant, ait médité sur son avenir.

La villa se dresse seule au bord d'un sentier qui descend à travers le maquis jusqu'à la mer.

Elle allie la proximité de la ville et la tranquillité que les Matisse

s'efforceront plus tard de retrouver partout où ils iront.

Là, au milieu d'une végétation luxuriante et colorée, dans le parfum des orangers, des clémentiniers et des pêchers, ils occupent tout le dernier étage qui donne accès à un toit plat regardant la baie.

Henri n'a plus qu'à installer son chevalet, et ils mettent alors au point le plan type de leurs journées qui ne changera ensuite que très peu, Amélie se débrouillant pour intercaler les tâches ménagères entre les temps de travail, de repos, de promenade et les séances de pose. Sorte de phase préparatoire de leur vie commune. Henri travaille pendant qu'Amélie l'observe, coud ou médite de son côté.

Les Matisse se promènent beaucoup, surtout sur la route du littoral en contrebas de la villa.

Au collectionneur Pierre Lévy, Matisse confiera plus tard que c'est là, notamment face au flamboyant spectacle des Îles Sanguinaires, qu'il a subi le premier choc qui va déterminer le Fauvisme. Henri cherche à rendre la couleur, la chaleur, la lumière, plus qu'à peindre les aspects pittoresques et grandioses de l'île.



Il va faire aussi plusieurs portraits d'Amélie : Amélie de dos, en train de lire, vêtue d'une robe couleur d'héliotrope, ses cheveux relevés, comme aimait Henri, par un grand peigne d'écaille blonde ; Amélie de profil, assise en train de coudre près de la table de la cuisine ; Amélie allongée, de face, sur ses oreillers, un peu décentrée par rapport au décor, mais point focal d'une composition rutilante.

► **Henri Matisse, Amélie Matisse, Marguerite - Collioure - Été 1907 - archives Matisse, Paris**



Henri travaille beaucoup, mais ses amis peintres lui manquent. De plus, il a quitté Paris sans rien leur dire, ni de sa cour éclair, ni de son mariage.

L'anxiété le saisit, surtout de savoir quel accueil pourront rencontrer ses peintures au style si nouveau. Il a fièrement (et prudemment !) prévenu un ami qu'il les jugera sans doute « *épileptiques* ». Il fait donc un rapide aller-retour à Paris, pour se confronter à ses pairs.

Seul, car Amélie commence à ressentir les premiers malaises d'une grossesse.

Un jour, à une devanture de la rue de Rivoli, il tombe en arrêt devant un papillon monté sur un support de plâtre derrière un verre, et dont les ailes sont du même bleu que la flamme soufrée de son théâtre d'enfant, à Bohain, lorsqu'il avait voulu y recréer une lumière de Méditerranée.

« *Bleu ! Mais d'un bleu qui m'a percé le cœur* », dira-t-il.

Il se déleste des 50 francs nécessaires à l'acquisition et, pour se donner bonne conscience, il glisse le cadre parmi les cadeaux qu'il rapporte de Paris à Amélie.

C'est le genre de geste inconsidéré qu'Amélie trouve irrésistible chez son mari, et l'histoire du papillon bleu, symbole des risques que le jeune couple n'hésitait pas à prendre, s'inscrit dans les annales familiales. Ces deux-là se sont bien trouvés.

Dans le même esprit, Amélie n'hésitera pas, un jour, à mettre en gage pour 500 francs – et à perdre – une splendide bague d'émeraude reçue en cadeau de mariage, pour offrir à Henri *Les trois baigneuses* de Cézanne. Pendant plus de trois décennies, la petite toile exercera un magnétisme sur toute la famille, témoin pour les parents d'une foi fondatrice en l'avenir, symbole pour les enfants de tout ce en quoi on leur a appris à croire.

Jusqu'à ce qu'Amélie suggère à Henri d'en faire don au musée du Petit-Palais.

En juillet 1898, Amélie est enceinte de quatre mois lorsqu'ils descendent du train en gare Matabiau. Ils viennent passer les six derniers mois de l'année à proximité de la famille.

Après une halte à Toulouse puis à Beauzelle, où tout le monde les connaît, ils s'installent plus paisiblement de l'autre côté de la Garonne, à Fenouillet qu'un bac relie à Beauzelle.

Henri nage et manque même se noyer dans les eaux claires dont les bancs de gravier engendrent de dangereux tourbillons.

Henri peint les maisons de Fenouillet, mais surtout les Gourgues, bras morts du fleuve, témoins de ses anciennes divagations, grands étangs poissonneux ombragés par des rideaux de peupliers. Henri en peint des études hardies, d'un trait vif.

Vers la fin de l'année, le jeune couple s'installe chez les grands-parents d'Amélie, 14, rue des Abeilles à Toulouse, non loin du Canal du Midi. C'est là, et non à Beauzelle comme on le croit parfois, qu'Amélie mettra au monde leur fils Jean, le 10 janvier 1899, ainsi qu'en atteste le registre d'état-civil de la Ville de Toulouse.

Le bébé est confié quelque temps à ses arrière-grands-parents Parayre, et le jeune couple retourne à Paris.

Installation à Paris

Ils s'installent dans une minuscule mansarde, 19 quai Saint-Michel,

dans un immeuble où Henri a déjà travaillé, et que le jeu complexe des locations et sous-locations fait ressembler à un village vertical, véritable caravansérail de petits métiers – mais on y trouve aussi l'éditeur de Verlaine – et surtout des peintres. Les points d'eau, collectifs, sont dans le long couloir, et il faut monter cent deux marches. Mais Amélie a décidé de tout partager avec Henri.

Plus tard Henri louera un atelier plus grand, avec deux fenêtres donnant sur la Seine, qui l'inspireront souvent. Cependant, pour l'heure, soucieux de subvenir aux besoins de sa famille, il envisage d'abandonner provisoirement la peinture, et de chercher un « vrai » travail.

Refus d'Amélie qui décide d'ouvrir une boutique de modiste. Grâce aux conseils et à l'aide de sa tante Boutiq, pour qui elle a travaillé avant son mariage, elle trouve un atelier, au 25 de la rue de Châteaudun, et une associée, Marguerite Dameron.

Jean a neuf mois, à l'automne 1899, lorsqu'Amélie se trouve à nouveau enceinte.

Le jeune couple s'installe, dans l'appartement au-dessus de la boutique, et une des premières décisions d'Amélie est de prendre avec eux Marguerite, la fille d'Henri et Camille.

La petite, qui a maintenant 4 ans, vit douloureusement la séparation d'avec son père, et son existence auprès d'une mère pas très stable, surtout

dépassée par sa situation et le rejet social.

Marguerite adore son père et il le lui rend bien. Un jour, au terme

►
**Matisse et
Madame Matisse
dans l'atelier
d'Issy-les-
Moulineaux -
mai 1913 -
photo Alvin
Langdon Coburn**



d'une visite au 19, quai Saint-Michel, elle arrache sa main de celle de sa mère, se précipite vers son père qui est sur le trottoir d'en face, et se fait renverser par un fiacre. Son père lui rend visite à l'hôpital, et au moment de partir, pour la rassurer un peu, il lui confie sa canne en lui disant : « *Tu sais que je ne vais nulle part sans ma canne !* »

Le cœur généreux d'Amélie n'a jamais été de marbre.

C'est avec la plus grande sincérité, après consultation et assentiment de Camille, qu'elle offre d'adopter Marguerite, et c'est ivre de bonheur que cette dernière l'adopte elle-même aussitôt. Elles ne se départiront jamais de leur attachement mutuel.

Dans les luttes et les crises à venir, Marguerite assurera la cohésion de la famille, son père lui devra sa sérénité, ses deux demi-frères reconnaîtront son autorité, et de l'aveu même d'Amélie, elle ne lui apportera que des joies. Elles seront très unies, leur affection, leur confiance et leur entente réciproques reposant aussi, il est vrai, sur le dévouement passionné et inconditionnel que leur inspire Matisse. En fait, elles sont de la même essence, de la même trempe, et des dizaines d'années plus tard, aux heures noires de l'occupation, c'est d'un même élan qu'elles s'insurgeront, mues par le même Esprit de Résistance qui les mènera toutes deux dans les prisons de Vichy.

On est de son enfance comme on est d'un pays : l'enfance, comme le pays, c'est le terreau, chacun y développe ses propres racines, et y choisit matière à se construire.

Amélie restera la petite fille de Beauzelle, celle qui rêvait d'idéal, d'engagement et de combats loyaux.

Pierre, le second fils d'Henri et Amélie, naîtra à Bohain, le 13 juin 1900. Dès lors, encore une fois, tous les personnages sont en place. Mais le scénario n'est plus le même et c'est un nouveau décor qui est campé, tellement différent de celui mis en place vingt ans plus tôt par la théâtrale Thérèse...

Celui-ci est étayé par l'amour et le talent, quand celui-là ne reposait que sur le calcul et la duperie.

Henri y tient la place centrale, attirant à lui la lumière, et l'amour

sans partage des siens.

1900. Les années à venir restent à écrire...

Anne-Marie Ducos de Lahitte

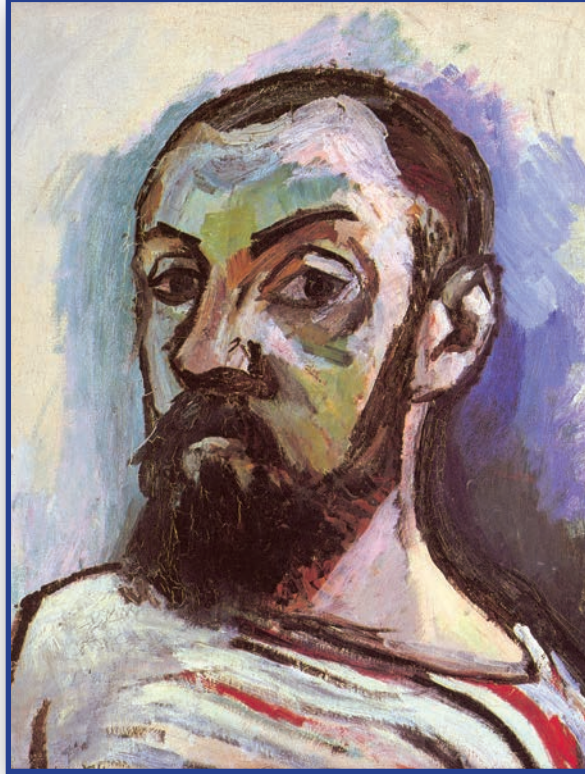
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

- Archives départementales de Haute-Garonne, recueil des registres d'état-civil de la commune de Beauzelle, série E : 1E11 et 1E12 ;
- Archives municipales de Toulouse, série E : 1E585 ;
- Archives départementales de Haute-Garonne, recueil des registres d'état-civil de la commune de Vieilleville, série E : 2 E-IM4655.
- *Blagnac, Questions d'Histoire*, n°33, article de Jacques Sicart : La famille Humbert à Beauzelle.
- SPURLING (Hilary) : *Matisse inconnu*, Editions du Seuil, Paris, 2001 ;
Du même auteur : *La grande Thérèse, l'escroquerie du siècle*. Editions Allia, Paris 2003.

Portrait de Madame Matisse, dit *La raie verte*, 1905, Copenhague, Musée Royal des Beaux-arts, collection J. Rump



Autoportrait (du peintre), de 1906
Musée Henri Matisse



Madame Matisse, ou *La femme au madras*, 1907, Philadelphie, Fondation Maerion



La femme au chapeau, 1905, San Francisco, collection Haas



La famille du peintre, 1911, Léningrad, Musée de l'Ermitage



Portrait de Marguerite, 1901

Henri Matisse